

Recherches sociographiques



Robert-Lionel SÉGUIN, *L'équipement de la ferme canadienne aux XVIIe et XVIIIe siècles*

André Raynauld

Volume 3, Number 3, 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055148ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055148ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Raynauld, A. (1962). Review of [Robert-Lionel SÉGUIN, *L'équipement de la ferme canadienne aux XVIIe et XVIIIe siècles*]. *Recherches sociographiques*, 3(3), 379–380. <https://doi.org/10.7202/055148ar>

la demande de la région de Montréal qui, à l'heure actuelle, en majeure partie, sert de débouché à l'industrie des Cantons de l'Est. Ces réseaux géographiques d'échange une fois identifiés et pesés, comme Boudeville l'a fait en France, expliqueraient mieux peut-être le passé et l'avenir des régions du Québec que les inventaires des ressources disponibles ou les études des régions prises séparément.

André RAYNAULD

*Département de sciences économiques,
Université de Montréal.*

Robert-Lionel SÉGUIN, *L'équipement de la ferme canadienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Montréal, Librairie Ducharme, 1959, 125 p. et 15 planches.

Je suis aussi étranger à l'ethnographie que quelqu'un puisse l'être. Cependant, l'ouvrage de M. Séguin sur l'équipement de la ferme canadienne m'a tout simplement passionné.

D'abord, cet ouvrage offre du matériel neuf, ce qui est rarissime. Ces données proviennent principalement du dépouillement des archives notariales de la Nouvelle-France. Ensuite, le matériel est classifié, puis présenté sobrement sans détails inutiles ni jugements prématurés. Le travail est divisé en six chapitres : les instruments aratoires, la technique agricole, les véhicules, les harnais, les outils, les instruments d'artisanat. Dans le langage des économistes, ce livre traite du capital réel, une variable très importante dans le processus de la croissance.

Cet ouvrage m'a inspiré plusieurs réflexions dont voici les principales :

1. Du point de vue d'un économiste, l'équipement de base d'un agriculteur, c'est d'abord la terre sur laquelle il travaille et de laquelle il tire son produit ; il nous intéresse fort de connaître la qualité du sol, la dimension et le prix des terres de même que le revenu réel et monétaire qu'on en tire. C'est ensuite l'équipement requis sous forme de dépendances — granges, hangars, étables, laiteries, bergeries ou porcheries ; le prix de ces immobilisations (en termes réels ou monétaires), et les dépenses d'entretien sont aussi des informations précieuses. Ces deux catégories d'équipement ne sont pas comprises dans l'ouvrage de M. Séguin. J'ignore toutefois si, aux yeux de l'ethnologue ou de l'ethnologue, ces classes d'équipement sont également pertinentes au sujet. Quoi qu'il en soit, il faudra qu'un jour les historiens mesurent la productivité de l'agriculteur suivant les catégories que nous utilisons aujourd'hui parce que l'accumulation du capital (sous toutes ses formes) des siècles passés tient la clef de bien des mystères contemporains dans le domaine du développement économique. Quand la presque totalité de la population est engagée dans l'agriculture, en effet, la source d'épargne réelle du pays est nécessairement l'agriculture.

2. Parmi les facteurs reliés à la productivité que l'auteur a rapportés, on trouve des observations qui sont difficilement conciliables, de ce point de vue. Aux pages 33 et 105, l'auteur estime que les instruments aratoires du fermier canadien « se comparent avantageusement » avec ceux qui sont en usage en Europe. Pourtant, l'équipement aurait fort peu évolué depuis les débuts de la colonie (p. 46) sauf en ce qui concerne la charrue qui fut munie d'un versoir métallique importé d'Écosse à partir de 1816. Je n'en fais pas grief à l'auteur dont ce n'était pas le sujet, mais il est regrettable que l'équipement agricole n'ait pas été comparé entre différentes régions ou pays aux mêmes époques, non seulement du point de vue de la qualité mais aussi du point de vue de la quantité disponible par habitant. Personnellement, j'aurais plutôt tendance à croire que l'équipement moderne n'était introduit au Canada qu'avec retard et que la production domestique

n'offrait que de pâles substituts aux outils de la métropole. La nature du sol et le climat, d'ailleurs, requéraient une certaine adaptation qui, parce qu'imparfaite, devait représenter une moindre qualité et une baisse de la productivité réelle (par acre et par homme).

L'intérêt que le Canadien portait à l'agriculture, question faisant l'objet principal du quatrième chapitre, a soulevé déjà des débats importants dans la littérature sociologique et anthropologique de la province, mais le sujet est loin d'être épuisé. Il ressort de témoignages de voyageurs célèbres que le Canadien n'était pas un agriculteur exemplaire. Suivant Weld (cité p. 44), il ne considérait l'agriculture que comme activité secondaire et ne s'y adonnait qu'avec réticence. Lord Durham, incidemment, confirme cette observation de même que plusieurs auteurs plus récents. Le Canadien ne prenait guère soin de ses terres. Au contraire, il donnait plusieurs signes de négligence « séculaire », apparemment indéterminable. Peut-être est-ce vrai après tout que le Canadien n'a jamais eu de vocation agricole.

3. Pendant les douze premières années de mon existence, j'ai vécu sur des fermes et j'ai été stupéfié de trouver, dans l'ouvrage de M. Séguin, quantité d'instruments du XVII^e et du XVIII^e siècles dont je me suis personnellement servi. Étaient encore d'usage courant jusqu'en 1940 sur les fermes que j'ai connues des environs de Montréal, la cariole, la traîne à bâtons (le *bob-sleigh*), le berlot, la charette, le tombereau, quelques harnais typiques, la raquette, plusieurs outils dont la faucille et la faux. Ce qui m'impressionne fortement dans cette constatation, c'est, d'une part, que cet équipement est demeuré le même pendant trois siècles, d'autre part, qu'il a disparu depuis, en moins de vingt ans. Sans vouloir attacher une importance excessive à un fait qui n'a peut-être pas le degré de généralité que j'y ai vu moi-même, je suis porté à penser que nous avons ici un nouvel exemple de la discontinuité du processus de changement dans l'histoire. Le concept du *take-off* en histoire économique est basé sur cette théorie. De multiples forces s'accroissent au cours de périodes relativement longues (50 à 100 ans) qui explosent tout à coup et transforment un milieu, en de courts moments historiques.

4. Il eût été utile que l'auteur attachât plus d'importance dans son récit à l'évolution des instruments aratoires au cours des deux siècles qu'il étudie. L'évolution des prix notamment n'apparaît pas toujours avec clarté (des indications sur les prix sont d'ailleurs trop rares). De même les documents et les témoignages ne sont pas présentés suivant un ordre chronologique, ce qui cause parfois de la confusion chez le lecteur.

De ce que nous voyons rapporté des archives notariales dans cet ouvrage, on imagine facilement qu'on pourrait construire des séries de prix fort instructives sur l'équipement agricole dans le Québec, des estimations sur le stock de capital par habitant et par acre de terre et peut-être aussi des estimations sur le rendement de ce capital. Des informations nouvelles de ce genre me paraissent indispensables aux travaux qu'il est urgent d'entreprendre en histoire économique au Canada.

André RAYNAULD

Robert-Lionel SÉGUIN, *La sorcellerie au Canada français du XVII^e au XIX^e siècles*, Montréal, Librairie Ducharme, 1961, 191 p.

Voici un livre utile, mais qui s'adresse sans doute davantage au grand public qu'aux chercheurs. Il ne comporte en effet rien de vraiment inédit pour le folkloriste, l'historien ou l'anthropologue quelque peu intéressé à ces questions. L'auteur a mis de côté les sources folkloriques : il souligne lui-même cette limitation dans son avant-propos. Borné aux documents d'archives, l'inventaire nous apparaît, au fond, assez maigre.

Surtout, on ne peut s'empêcher de constater que les phénomènes décrits ici sont fort hétéroclites. Techniques des « jeteurs de sorts », légendes, magie guérisseuse, mani-